Les théories sur les crises depuis trois siècles

Séminaire de la Fondation Gabriel Péri

La première séance du séminaire s'est tenue le samedi 7 décembre 2013. Nous présentons ici l'introduction de Paul Boccara (1). La prochaine séance se tiendra le samedi 8 février 2014 à 14h30, elle portera sur les théories tendant à dépasser les analyses unilatérales opposées des crises et de la suraccumulation du capital.

On peut partir du retour, au début du XXIe siècle, des préoccupations sur les crises dans le capitalisme, après l'effondrement des idées sur le déni de leur importance et de leur caractère nécessaire, en raison de l'exacerbation des crises mondiales depuis 2008.

Ainsi, le prix Nobel d'économie Joseph Stiglitz dans son livre de 2010 *Le Triomphe de la cupidité*, a pu déclarer : « *Si* […] *la nouvelle économie et la théorie économique n'avaient pas totalement anéanti les fluctuations économiques, elles les avaient domptées. Du moins le disait-on. La grande récession a pulvérisé ces illusions* […] *en 2008* […] *des idées bien établies sur la théorie économique* […] *sont tombées dans l'abîme.* » Cependant, il propose de revenir à Keynes et à son principe d'« *insuffisance de la demande globale* ». Mais la question est bien plus complexe. Et il convient pour examiner cette complexité de revisiter l'ensemble des théories sur les bases de la suraccumulation du capital et des crises périodiques plus ou moins décennales sur trois siècles de pensée économique. Cela vise ainsi à reconstruire une sorte de puzzle de différents éléments de l'explication complexe des crises nécessaires, plus ou moins catastrophiques, dans le capitalisme.

La première séance du séminaire est consacrée aux théories unilatérales opposées sur l'explication de la suraccumulation et des crises.

Toute les écoles de pensée économique successives, du XVIIIe siècle à nos jours, ont été analysées : les économistes dits classiques, les marxistes, les néoclassiques, les keynésiens.

Cependant, chose tout à fait remarquable, malgré les différences et les oppositions considérables des diverses écoles de pensée économique on retrouve, en dépit des instruments d'analyse différents, la prédominance des deux mêmes types d'analyses unilatérales opposées : les théories sous-consommationnistes ou d'excès d'épargne et les théories surconsommationnistes d'excès des consommations ou d'insuffisance d'épargne.

Cela veut dire qu'à propos des limites d'accumulation de capital et des excès de suraccumulation déclenchant les crises, les théories expliquent qu'il y a :

– Soit insuffisance de consommation et de demande, par rapport à la production croissante, entraînant les crises de surproduction.

– Soit, tout au contraire, excès de consommation, par exemple de salaires contre le profit, s'opposant à l'accumulation devenue non rentable, ou encore montée de la consommation s'opposant à l'épargne et donc à l'investissement.

Cela peut concerner la consommation des salariés ou encore l'ensemble des consommations.

En analysant les différentes théories explicatives des suraccumulations et du déclenchement des crises, on trouve plus précisément :

D'une part, les deux sortes d'analyses unilatérales, symétriquement opposées, dans toutes les écoles de pensée.

D'autre part, une relation différente ou une polarisation des deux sortes d'analyses à une réalité économique clef, dominant le système, suivant les différentes écoles.

Si nous considérons d'abord les économistes dits classiques, du XVIIIe au début du XIXe siècles, les oppositions entre analyses unilatérales et à l'intérieur de chaque type unilatéral se polarisent autour du travail salarié productif.

Ainsi, d'un côté, nous avons les **surconsommationnistes**. Parmi eux nous pouvons distinguer :

Adam Smith dans ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* de 1776 dont la théorie principale met en avant la hausse des salaires contre les profits, sous l'effet de l'accumulation de capital, en raison des limites de la population et donc du nombre des salariés.

Toujours du côté surconsommationniste, nous avons **David Ricardo** qui, dans ses *Principes de l'économie politique et de l'impôt* de 1817, critique Smith. Il rattache quant à lui la hausse des salaires contre les profits et l'accumulation de capital à la hausse de valeur des subsistances des salariés, comme les blés, sous l'effet de la baisse des rendements sur les terres avec l'extension des cultures.

Enfin, du même côté de l'excès de consommation, mais plus précisément contre l'épargne, épargne dont

l'insuffisance relève le taux d'intérêt, nous rencontrons **Turgot** dans *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses* de 1766. Selon Turgot, on ne produit que si le taux de profit est au-dessus du taux de l'intérêt, qui est comme le niveau de la mer pour une ile fertile.

Or, il peut y avoir insuffisance d'épargne, du fait de l'excès des consommations, de même d'ailleurs qu'excès des salaires contre les profits.

Si nous passons ensuite aux analyses unilatérales opposées, de **type sous-consommationniste,** on rencontre la même focalisation sur le travail salarié et les salaires. Mais les salaires seraient alors insuffisants pour la demande et donc l'accumulation des capitaux. C'est le cas de la théorie de **Sismondi**, dans *ses Nouveaux principes d'économie politique, ou de la richesse dans ses rapports avec la population* de 1819, qui concerne d'ailleurs au-delà de la suraccumulation du capital, les crises périodiques revenant selon une période plus ou moins décennale. Il évoque plus précisément la pression contre les salaires pour la recherche de profit et de ce qu'il appelle la « *mieux-value* » anticipant ainsi la plus-value de Marx. Il souligne l'insuffisance de la demande qui en résulte en cas de progrès de la productivité entraîné par les découvertes et les machines nouvelles.

On rencontre aussi une théorie sous-consommationniste mais différente chez **Malthus** dans *ses Principes d'économie politique considérés sous leurs applications pratiques* de 1820. Il se réfère certes à la valeur produite par les ouvriers, au-delà de ce qu'ils consomment, comme la mieux-value de Sismondi. Mais il insiste aussi sur l'épargne des capitalistes, pour accumuler du capital, et donc l'insuffisance des consommations des capitalistes et des riches.

Si nous passons maintenant aux théories dites néoclassiques, si différentes des théories classiques, nous retrouvons, pourtant, malgré des concepts de base radicalement autres, les types d'explication unilatérales opposées surconsommationnistes ou de sous-épargne et sous-consommationnistes ou de surépargne, avec des oppositions symétriques remarquables entre elles.

Et si l'on passe aux keynésiens, on retrouve les mêmes oppositions encore symétriques.

Pour les deux ensembles, en raison de la récusation de l'explication classique des valeurs des marchandises par le travail productif, ces analyses sont désormais polarisées autour de **l'investissement en capital fixe**.

Ainsi, du côté des explications par **l'excès des consommations ou l'insuffisance de l'épargne**, on peut retenir trois auteurs : Pigou, Hayek et Hicks.

Chez **Pigou,** on retrouve, dans un cadre néoclassique, des analyses se rapprochant de celle d'Adam Smith de l'élévation des salaires du fait des limites du nombre des travailleurs disponibles, comme dans *Emploi et équilibre* de 1941.

Ou encore des analyses se rapprochant de Ricardo en concernant les limites des rendements et donc ici l'excès de capital, comme dans ses *Fluctuations industrielles* de 1927.

Chez **Hayek**, disciple du néoclassique hétérodoxe Wicksell, opposant le taux d'intérêt monétaire et le taux d'intérêt réel correspondant au taux de profit, on retrouve dans le cadre néoclassique, une analyse de type sous-épargne et surconsommation qu'on peut rapprocher, malgré des concepts différents, du classique Turgot.

Dans son ouvrage *Théorie monétaire et cycle des affaires* de 1929 puis 1933, Hayek considère que, en liaison avec la montée du rendement réel du capital, l'essor du crédit bancaire entraîne un processus d'épargne forcée, lançant la croissance cyclique. Mais cela finit par entraîner la croissance des revenus et donc de la demande de biens de consommation. D'où finalement, avec la montée de la consommation, l'insuffisance d'épargne et la hausse du taux d'intérêt contre le maintien et le renouvellement des capitaux fixes. D'où la baisse de la demande des biens de production et le passage à des méthodes de production dites moins capitalistiques.

Sous l'influence de Keynes, Hayek finira par la suite à admettre une insuffisance de la demande, mais se produisant selon lui une fois la crise de suraccumulation déjà déclenchée de façon unilatérale par l'excès de consommation.

Encore du côté des limites de l'offre et non de la demande, en considérant plus précisément les **limites des ressources employables**, se trouve le keynésien **Hicks** dans sa *Théorie du cycle des affaires* de 1950. Dans une construction graphique, Hicks insiste sur la montée de l'investissement et du produit jusqu'à ce que le produit se heurte au plafond de la droite ascendante FF du plein-emploi (FF pour Full employment) mais plein-emploi de toutes les ressources employables. D'où l'arrêt puis la baisse de la production.

Chose remarquable, si nous passons **aux théories inverses, sous-consommationnistes ou de surépargne**, nous rencontrons des analyses non seulement opposées mais même presque parfaitement symétriques, avec le même type de concepts mais retournés, que chez Hayek ou Hicks.

Déjà, à l'opposé du néoclassique Pigou, nous avons **Bouniatian,** ce professeur typiquement néoclassique de l'empire tsariste mais aussi influencé par Marx et sa suraccumulation de capital, dans ce qu'il appelle la « *surcapitalisation* ».

Dans son ouvrage *Les crises économiques* de 1907, il met en avant le décalage dans le temps de la construction de biens de capital fixe pour répondre à une demande de consommation, mais investissements qui mettent du temps à entrer en production. Cela relance la construction des investissements pour la demande à laquelle on ne répond pas encore. Cela entraîne finalement l'excès des investissements et la surproduction des biens de consommation. Cette conception sera reprise par Aftalion, avec l'image du poêle qu'on continue à bourrer avant que la pièce froide soit chaude, d'où finalement l'excès de chaleur. D'ailleurs, Bouniatian gagnera en France un procès en plagiat contre Aftalion.

Cependant, avec **Gunnar Myrdal** dans *L'Équilibre monétaire* de 1931 puis 1939, lui aussi se réclamant de Wicksell comme Hayek, on a le symétrique exact de ce dernier, avec une explication principalement **sous-consommationniste ou d'excès d'épargne**. Et cela, à la suite de la grande dépression des années 1929-1930. Rappelons pour l'anecdote révélatrice qu'en 1974, alors qu'on couronne des prix Nobel tandis que les crises sont devenues plus fortes, le jury Nobel se rabat sur les deux auteurs aux théories opposées des années 1930, Hayek et Myrdal.

De façon analogue, on a le symétrique presque parfait de Hicks avec le sous-consommationniste **Arthur Smithies**. Ce dernier dans *Fluctuations économiques et croissance* de 1957 reprend l'expression de plein, *Full*, pour la limite d'accumulation du capital. Mais tout à l'opposé du plafond de plein-emploi des ressources disponibles et des limites de l'offre, il s'agit de la pleine capacité de production des investissements et de la limite de la demande de consommation. Il y a pleine utilisation des capacités de production mises en place en investissement, d'où excès de production de ces capacités utilisées à plein, par rapport à une insuffisance de consommation.

Pour terminer, nous considérons enfin les auteurs marxistes et leurs analyses unilatérales symétriquement opposées elles aussi. Nous ne considérons pas Marx lui-même, que nous traiterons dans la 2e séance du séminaire sur les tentatives de dépassement des analyses unilatérales opposées, car il traite les deux côtés.

Bien que les analyses soient encore typiquement suconsommationniste et sous-épargne ou surconsommationniste et surépargne, les concepts inspirés de Marx font que les oppositions sont polarisées sur **les questions de la plus-value pour le capital**.

Cela démarre par l'opposition entre Michel Tougan-Baranowsky et Rosa Luxemburg. Il faut d'abord souligner que lors de la première édition russe de *Les crises industrielles en Angleterre* de **Tougan-Baranowsky** en 1894, le livre III du *Capital* de Marx sur l'analyse de la tendance à la baisse du taux de profit et de la suraccumulation n'est pas encore paru d'après les *Manuscrits* de Marx. Dans ces conditions, Tougan-Baranowsky inaugure une tradition, que suivra Rosa Luxemburg, de s'appuyer essentiellement sur le livre II du *Capital* et ses schémas de reproduction des échanges entre moyens de consommation et moyens de production. Il veut montrer que selon ces schémas, contrairement à l'insuffisance de la demande, il y a toujours un débouché accru, fourni par la demande de moyens de production, dans la reproduction croissante dite élargie. Il considère que c'est une insuffisance de capital empruntable qui détermine l'arrêt de l'extension du capital matériel fixe, dans une théorie de l'insuffisance d'épargne, pour expliquer les crises périodiques.

Mais de façon symétriquement opposée au sujet des schémas marxistes de la reproduction, pour **Rosa Luxemburg**, dans *L'accumulation du capital* de 1913, on voit Rosa Luxemburg admettre la vision de Tougan-Baranowsky des schémas, tout en mettant au contraire l'accent sur l'insuffisance de consommation. Selon elle, ce sont les schémas de Marx qui ne correspondent pas à la réalité d'insuffisance de la consommation.

Un peu à la façon de Malthus, quoiqu'avec les concepts de Marx sur la plus-value et l'accumulation du capital, il y aurait selon elle fondamentalement insuffisance de la consommation des ouvriers producteurs de plus-value, au-delà de leurs salaires, et aussi insuffisance de consommation des capitalistes, du fait de leur accumulation de capital. Il y aurait donc selon elle impossibilité de réalisation, c'est-à-dire de vente de la plus-value, dans une économie purement capitaliste, contrairement à ce que dit Marx.

D'où excès de l'accumulation du capital, sauf vente en dehors du système capitaliste, comme dans sa conception personnelle de l'impérialisme. Elle se fixe notamment sur l'insuffisance d'argent sous forme de métaux précieux dans le système, en négligeant l'insistance de Marx sur les achats à crédit.

Enfin par la suite, sous réserves de quelques modifications mineures, l'opposition polaire entre sous-consommationnistes et surconsommationnistes va continuer à se poursuivre.

Nous avons **Otto Bauer** qui, en 1913, oppose à Rosa Luxemburg sa propre conception surconsommationniste, mettant en avant, à la façon de Smith, les limites de la population ouvrière face à l'accumulation du capital.

Puis on peut mentionner **Nicolas Boukharine** qui dans *l'Impérialisme et l'accumulation du capital* de 1924 reprend une analyse sous-consommationniste, tout en s'opposant pourtant à Rosa Luxemburg sur la validité selon lui des schémas de reproduction de Marx. Selon lui, il y a non pas immédiatement opposition de la consommation insuffisante à l'accumulation mais opposition seulement au bout d'un certain temps, d'une certaine période. Et par la suite c'est de nouveau les analyses sous-consommationnistes de **Varga** en1934 puis de **Sternberg** en 1951. Et c'est au contraire, la théorie de tendance surconsommationniste de **Pannekoek** en 1927, etc.

Rappelons enfin que les tentatives de dépassement des analyses unilatérales seront considérées dans la prochaine séance du séminaire. Mais si intéressantes que soient ces théories de dépassement, elles seront beaucoup moins nombreuses, dans l'école marxiste comme dans les autres écoles de pensée économique.

Parmi les enseignements de ces analyses, soulignons que **les oppositions entre théories se retrouvent dans les positions idéologiques, syndicales et politiques**. Ainsi les syndicats de salariés et les partis de gauche mettent souvent en avant l'insuffisance des salaires, des consommations, de la demande pour les difficultés de la croissance, les crises, le chômage.

Du côté du patronat et des partis de droite ou de partis de gauche mais ralliés au patronat comme dans la direction du PS, on met en avant l'excès des coûts salariaux, des salaires et des cotisations sociales contre les profits et les investissements, ou encore des dettes pour les dépenses publiques pour la consommation et donc, dit-on, contre la croissance.

Cependant, de façon double, outre la consommation, se posent les conditions de production pour la croissance et l'emploi. Il s'agit donc non seulement de la critique de la mise en accusation du coût salarial, mais de la question du coût du capital, c'est-à-dire les prélèvements des taux d'intérêt, des dividendes, des profits financiers et spéculatifs. Et cela renvoie aux propositions de lutte pour un nouveau crédit et une nouvelle création monétaire pour les besoins sociaux, d'emploi et de services publics. ■

(1) Cette séance portait sur la première partie de son ouvrage : *Théories sur les crises, la suraccumulation et la dévalorisation du capital*, Delga 2013.La deuxième séance aura lieu le samedi 8 février 2014, Lieu du séminaire : Hôtel Mercure. Paris Porte de Pantin 22 avenue Jean Lolive, 93, Pantin.Métro Hoche ligne 5. Elle portera sur la deuxième partie de l'ouvrage consacrée aux tentatives de dépassement des analyses unilatérales opposées.

Les théories sur les crises depuis trois siècles

Séminaire de la Fondation Gabriel Péri (2e séance)

Paul Boccara

Dans la première séance du séminaire de la Fondation Gabriel Péri, à propos de trois siècles de théories sur les crises dans toutes les écoles de pensée économique, nous avons vu la prédominance des analyses unilatérales et s'excluant mutuellement, sur la raison de l'éclatement des crises périodiques. Il s'agissait, d'une part, des théories d'insuffisance de consommation, comme les salaires, ou sous-consommationnistes, et, d'autre part, des théories opposées d'excès de consommation, comme les salaires contre les profits, ou de consommation contre l'épargne et l'investissement, ou théories surconsommationnistes. Nous en avons aussi alors considéré les enseignements pour les débats idéologiques, syndicaux et politiques de nos jours.

Dans cette seconde séance, il convient de considérer à propos de toutes les théories sur les crises, en relation avec mon ouvrage, *Théories sur les crises, la suraccumulation et la dévalorisation du capital*, publié chez Delga en 2013, une question cruciale. Il s'agit de la question de la conciliation possible ou du dépassement des deux sortes d'analyses unilatérales opposées entre elles, et des diverses tentatives de résoudre cette question, pour avancer dans la reconstitution d'un puzzle du processus d'ensemble dans la réalité complexe, et de l'explication des crises.

Dans la pensée économique, même si les théories unilatérales opposées prédominent dans toutes les écoles, il y a plusieurs tentatives remarquables pour ne pas s'en tenir à une analyse réductrice, considérée comme partielle et partiale. Cependant, le défi considérable consiste, au-delà de la juxtaposition, dualiste, des deux sortes de théories opposées, d'arriver à les articuler pour aboutir à un processus cohérent, à des médiations et des enchaînements, montrant comment, dans la réalité économique, on passerait d'un élément unilatéral à l'autre, malgré leurs oppositions polaires.

On peut encore considérer à ce sujet les différentes écoles de pensée économique depuis des siècles.

Après quoi, on pourrait examiner la possibilité de nouveaux enseignements de ces recherches théoriques sur les crises capitalistes, aux planx idéologique et politique.

Dualisme dans les écoles classique, keynésienne, néo-classique

1. Déjà chez les économistes classiques, outre quelques suggestions chez Adam Smith, on voit chez **Malthus**, au début du XIXe siècle dans ses *Principes d'économie politique* de 1820, au-delà de son insistance principale sur l'insuffisance de la demande de consommation des salariés et des capitalistes accumulateurs, la considération d'excès de consommation de la hausse des salaires contre le profit après Ricardo. Mais si Malthus prend en compte l'accroissement des machines pour montrer comment cela provoque avec leur production accrue l'insuffisance de consommation, il ne rattache pas cet accroissement du recours aux machines à la réponse à la montée des salaires, par le remplacement des travailleurs salariés par des machines.

2. Sans suivre l'ordre chronologique, passons à la célèbre tentative dualiste de **Keynes**, en 1936, dans sa *Théorie Générale de l'Emploi, de l'Intérêt et de la Monnaie.* Évoquant l'explication qu'il qualifie lui-même comme « *sous-consommationniste* », il déclare que c'est la moitié de la question. Toutefois, il ne considère pas exactement l'opposé de la sur-consommation. Son dualisme consiste à parler d'une double insuffisance de la demande dite globale, pour expliquer la dépression des années 1930. Il s'agit d'abord de l'insuffisance de la consommation, en raison de l'évolution de ce qu'il appelle la propension à consommer, où tandis que le revenu croît, sa proportion consacrée à la consommation décroît. Il s'agit ensuite de l'insuffisance de la demande d'investissement, en raison de l'évolution de ce qu'il appelle l'incitation à investir. En effet, au fur et à mesure que l'investissement ou l'accumulation du capital additionnel croît, l'efficacité marginale du capital, c'est-à-dire le taux de profit des derniers investissements, tend à baisser. D'où une baisse de l'incitation à investir.

Avec l'insuffisance de la demande globale conduisant à la dépression, Keynes met en avant, contrairement aux théories alors dominantes, le caractère involontaire du chômage et du sous-emploi, face au chômage massif des années 1930.

Cependant, même s'il insiste sur l'excès d'investissement et la suraccumulation de façon assez proche de Marx, il admet seulement la nécessité de la survenue du chômage avec un équilibre déprimé et non la nécessité de l'excès d'accumulation. Cet excès serait uniquement éventuel et dû à des erreurs d'appréciation. En outre, il ne précise pas l'analyse fondamentale du progrès technique. Or, comme nous le verrons tout à l'heure, c'est le type de progrès technique issu de la révolution

industrielle qui permettrait d'articuler le passage d'un processus unilatéral à l'autre. Enfin, il considère comme efficace la solution de l'intervention de l'État et tout particulièrement de l'investissement public pour sauver le système des risques de la dépression.

3. Les auteurs néo-classiques hétérodoxes contemporains se distinguent de Keynes. C'est le cas de **Myrdal**, dans *l'Équilibre monétaire*, de 1931 et 1939. Il considère lui aussi l'insuffisance de consommation et l'excès d'épargne. Mais il évoque également l'excès d'investissement du fait de l'insuffisance des rendements des investissements projetés, ou de la marge de profit. Contrairement à Keynes, il souligne le caractère nécessaire de l'excès d'accumulation, de la suraccumulation, car les capitalistes continuent toujours à épargner et à accumuler du capital, même si la marge de profit de l'investissement est devenue nulle par rapport au taux d'intérêt.

Il faut aussi considérer le cas de **Schumpeter,** dans sa *Théorie de l'évolution économique*, de 1912. Dans son analyse du « *cycle de la conjoncture* », il évoque la hausse des salaires et donc des prix, mais aussi l'insuffisance de la demande et la surproduction. Surtout, il insiste sur le rôle essentiel, unificateur, du progrès technique. Il oppose ainsi cependant les capitalistes entre eux, les innovateurs aux autres, au lieu de l'opposition entre entrepreneurs capitalistes et travailleurs salariés, avec le type de progrès technique. Cela entraînerait, avec les innovations, l'inflation du crédit, l'excès des produits nouveaux arrivant sur le marché par rapport au pouvoir d'achat, avec la déflation du crédit. D'où, en définitive, l'excès des « *biens de capital* » anciens puis nouveaux.

Enfin, nous pouvons examiner les tentatives dualistes ou même dialectiques des marxistes, de Marx lui-même, et de l'interprétation néo-marxiste de nos jours

1. Cela concerne d'abord le dualisme de **Lénine**. Il commence par s'opposer aux sous-consommationnistes russes dans *Pour caractériser le romantisme économique*, *Sismondi et nos sismondistes nationaux*, de 1897. Il souligne alors l'importance des débouchés pour la production que fournit la demande de moyens de production. Mais il critique ensuite l'opposition complète à la sous-consommation, en soulignant que les moyens de production ne peuvent se développer de façon absolument indépendante de la production des objets de consommation. Et enfin dans *Le développement du capitalisme en Russie*, de 1899 et 1908, il souligne l'existence, à la fois, de l'insuffisance de la consommation et de l'insuffisance de l'explication réduite sous-consommationniste. À l'opposé de Bernstein, déduisant de cette double position sur les crises reprise de Marx, la faillite de la théorie de Marx, il affirme que la contradiction n'est pas dans cette théorie mais dans la réalité. Toutefois, il ne montre pas du tout comment on passe, dans le processus réel, d'un aspect à l'autre opposé.

2. Hilferding va ensuite, dans *Le Capital financier* de 1910, qui inspirera son compatriote viennois Schumpeter en 1912, insister sur des facteurs des deux côtés unilatéraux et sur presque tous les éléments de l'analyse de Marx pour le dépassement des explications unilatérales, en avançant sa théorie des crises. Il souligne les conditions des crises dans la thésaurisation, mettant l'argent de côté contre la demande, et aussi dans le crédit poussant l'excès de production. Il insiste sur le progrès technique, les innovations et le crédit, les nouveaux produits arrivant sur le marché, la déflation de crédit. Il traite aussi de la sous-consommation, notamment salariale, ou au contraire l'insuffisance d'épargne, et la surconsommation de la hausse des salaires contre le profit. Il met en avant l'insistance après Marx sur la baisse du taux de profit, du fait de l'augmentation du capital en moyens de production matériels par rapport aux salariés, baisse qui se manifesterait concrètement dans les crises périodiques. Mais il n'arrive pas à relier précisément entre eux ces divers éléments fondamentaux, surtout juxtaposés. Rappelons au passage qu'après l'avancée de l'Allemagne nazie, le libéral Joseph Schumpeter passera à Marseille pour aller aux États-Unis, tandis que le marxiste autrichien Hilferding, son compatriote, sera livré de Marseille par la police française aux nazis.

3. Si nous passons à **Marx** lui-même dans *Le Capital*, et ses trois livres de 1867 à 1894, il a davantage précisé que Hilferding les éléments fondamentaux, se rapportant aux deux côtés unilatéraux et des facteurs permettant d'avancer vers leur articulation. Cela se rapporte à des éléments sous-consommationnistes et aussi surconsommationnistes. Cela précise le gonflement ou le dégonflement cycliques de l'armée de réserve du travail des chômeurs. Cela concerne tout particulièrement l'élévation du rapport moyens matériels de production/salariés, caractéristique de la technique de la révolution industrielle de remplacement des travailleurs par des machines, pour rendre compte de la baisse du taux de profit et de la suraccumulation du capital à la base des crises. Il souligne le rôle du crédit pour favoriser l'accumulation en machines, avec le gonflement des prix qui l'accompagne et la spéculation. Il dit bien que l'insuffisance de la consommation explique les crises en dernière analyse, même si on ne peut réduire l'explication des crises à la sous-consommation. Mais dans son ouvrage inachevé, il manque surtout l'articulation de l'éclatement périodique des crises à la sous-consommation qui se manifeste précisément en fin de cycle. Tandis que la sous-consommation est réduite à l'insuffisance de la consommation en général. Cette lacune concerne donc tous les enchaînements du processus conduisant à l'éclatement cyclique de l'excès d'accumulation et des crises capitalistes.

4. C'est pourquoi, notre analyse néo-marxiste cherche à préciser le déroulement effectif du processus complexe et ordonné conduisant aux crises capitalistes. Elle peut montrer comment on passe d'abord des excès de salaires surconsommationnistes, suivant l'essor cyclique, à la réponse du remplacement des travailleurs salariés par des machines, avec la technique de la révolution industrielle, la montée du crédit et l'inflation du *boom*. C'est cette élévation de l'importance des machines par rapport aux travailleurs salariés productifs qui finit par entraîner l'insuffisance cyclique de consommation de ces travailleurs salariés et d'autres travailleurs salariés et à revenus fixes, comme dit Marx, par rapport à la production accrue et aux prix gonflés par l'accroissement des machines et du crédit. D'où, non seulement la baisse du taux de profit en valeur, mais

en prix avec la surproduction, l'éclatement de la crise de surproduction, de la suraccumulation, la déflation du crédit et des prix, la dépression et le chômage.

Quels enseignements principaux peut-on tirer maintenant de cette recension des théories sur les crises concernant le dépassement des analyses unilatérales, pour les débats idéologiques et politiques de nos jours ? Cela concerne d'abord le rôle crucial du type de progrès technique, issu de la révolution industrielle, au-delà des rapports de répartition. Cela concerne ensuite le double aspect des dépenses liées entre elles pour les travailleurs mais aussi pour des éléments objectifs de productivité, comme les machines pour la révolution industrielle. Cela vise encore l'insuffisance ou les excès de ces dépenses, au cours du processus de croissance, en liaison avec la révolution informationnelle.

Ces enseignements se rapporteraient à des propositions d'alternative fondamentale d'une autre régulation économique, pour le dépassement des crises capitalistes, devenu possible aujourd'hui. Ces propositions devraient d'abord s'appuyer, au-delà des exigences actuelles de répartition pour davantage de consommation et d'autres critères de production, contre les politiques d'austérité des salaires et des dépenses publiques, sur les potentialités actuelles de la révolution technologique nouvelle. Il s'agit de la révolution informationnelle si différente de la révolution industrielle.

Cela permettrait d'aller au-delà de nos propositions déjà connues sur la maîtrise et le dépassement des marchés, comme pour la sécurité d'emploi ou de formation, d'autres critères de gestion, ou un autre crédit. Cela viserait des propositions pour développer, avec la révolution informationnelle, le double aspect des dépenses de formations des travailleurs mais aussi des dépenses de recherche-développement, avec l'audace de nouvelles organisations des formations et des recherches. Le développement de ces dépenses contre l'austérité ravageuse, dans les entreprises et aussi par les services publics, contribuerait d'abord à s'opposer à la surproduction et donc au chômage, malgré la croissance de la productivité, économisant le travail dans la production, tout en favorisant l'efficacité productive. Mais, sans se contenter de dépenser plus, il faudrait s'attacher à l'organisation de réponses réalistes à l'excès ou l'insuffisance éventuels des formations comme des recherches, dans le processus de progression économique. Cela concernerait le passage d'un excès éventuel des dépenses de formation traditionnelles voire gaspillées, au recours à de nouvelles recherches pour les économiser et par suite à l'insuffisance de nouvelles formations transformées pour correspondre aux exigences des recherches nouvelles. Cela viserait enfin la mise en place de nouvelles qualités de ces deux dépenses informationnelles, avec des expérimentations en ce sens. Cela participerait à la construction d'une autre civilisation favorisant l'épanouissement de la créativité de chacun. ■

[3e et dernière séance à paraître dans le prochain numéro]



www.economie-politique.org

3e séminaire de la Fondation Gabriel Péri

Les enjeux idéologique et scientifique des diverses théories sur les crises capitalistes

Lieu du séminaire : Hôtel Mercure 22 rue Jean Lolive, Pantin 93 (Porte de Pantin - Métro Hoche ligne 5)

Séance : samedi 5 avril 2014 à 14h.

La dévalorisation de capital, sa négation illusoire, les leçons pour une autre régulation sans crises catastrophiques. Cette séance portera en premier lieu sur la 3e partie du livre de Paul Boccara intitulée : *La dévalorisation du capital des crises de moyenne période à leurs issues*.

I. **Théories unilatérales de la dévalorisation du capital et mouvements cycliques de moyenne période**

1. Destruction de capital et consommation dite improductive

Chapitre1. Malthus, destruction de capital et travaux publics ou consommation des salariés improductifs

Chapitre 2. Sismondi, destruction de capital et chômage

Chapitre 3. Bouniatian, destruction de capital, décapitalisation et baisse des prix de revient

Chapitre 4. Myrdal, destruction de capital investi et réduction de capital potentiel ou épargne avec consommation hors production.

2. Dépréciation ou diminution de l'utilisation des capitaux, accroissement de la productivité et réduction de salaire

Chapitre 1. Ricardo : baisse des salaires et progrès de la productivité, baisse de valeur des machines.

Chapitre 2. Hayek : destruction et baisse de valeur du capital, inventions et relèvement du rendement du capital.

Chapitre 3. Pigou : thésaurisation et baisse des taux de salaires, inventions et nouveaux débouchés

II. Vers un dépassement des analyses unilatérales de la dévalorisation de capital

1. Tentatives de dépassement plus ou moins éclectiques des classiques à Keynes.

Chapitre1. John Stuart Mill : destruction et consommation improductive de capital mais aussi inventions et baisse des salaires.

Chapitre 2. Schumpeter : disparition et destruction de capital ou encore innovations techniques et baisse des coûts mais pour rétablir l'équilibre.

Chapitre 3. Myrdal : efforts de dépassement de la destruction et de la consommation improductive de capital par le progrès technique et la baisse du coût relevant l'investissement

Chapitre 4. Keynes : réduction multiforme des capitaux, désinvestissement, thésaurisation, consommation improductive, restauration de l'efficacité du capital, lacunes sur l'élévation de la productivité

2. Tentatives marxistes de dépassement....

Chapitre 1. Dévalorisation du capital chez Hilferding et tentative dualiste de dépassement des analyses unilatérales

Chapitre 2. Vers un schéma dialectique marxien et néo-marxiste de la dévalorisation du capital

La séance portera sur la quatrième et dernière partie de l'ouvrage : *Du rejet de la nécessité dans le capitalisme des crises de suraccumulation et dévalorisation de capital à sa critique*. Chapitre unique : *Finn Kydland et Edward Prescott, la théorie du cycle des affaires réel. Portée et critiques. Implications des critiques pour les leçons des théories de la suraccumulation et de la dévalorisation*.

Enfin la séance se clôturera sur la conclusion de l'ouvrage et le bilan du séminaire : *Bilan et enseignements des théories. Leurs apports possibles pour une autre régulation systémique*.

Déroulement de la séance :

1.Introduction par Paul Boccara

2.Les discutants pour cette séance :

Pascal Petit, directeur de recherche émérite, université de Paris 13

Gilles Rasselet, professeur de sciences économiques à l'université de Reims-Champagne Ardenne

Réponses de Paul Boccara

3. Débats avec le public



30 €

Disponible à *Économie et Politique*